

Diane PEYLIN

À l'endroit où elles naissent

Préface de Maxime Le Forestier

Roman

 Les
Nouveaux
Auteurs

Éditions Les Nouveaux Auteurs

33-35, rue de Chazelles 75017 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITION PRISMA

13, rue Henri Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.prisma-presse.com

Copyright © 2011 Editions Les Nouveaux Auteurs - Prisma Presse

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-819 500-83-4

À mes grands-parents, Maria et Raymond,

À mes parents, Babette et Christian,

À mes sœurs, Eva et Mathilde,

Parce que si j'avais eu à choisir une famille,

c'est elle que j'aurais choisie.

PRÉFACE pour *Nées quelque part*
(Titre initial de ce roman)

Quand une chanson s'envole, qui sait où elle se pose ? Depuis plus de 20 ans qu'elle migre, celle-ci est passée par bien des oreilles. De ce qu'elle a provoqué ou pas dans la grande majorité d'entre elles, je ne sais rien. On m'en parle quelquefois, mais vous savez ce que c'est, qui parle d'une chanson ne parle que de lui même.

Aujourd'hui, elle me revient, prolongée, accompagnant ce beau récit binaire, cette histoire de naissances et de destins croisés.

Un savant linguiste soutient mordicus que la fréquence élevée de la lettre « p » dans le texte de « Né quelque part » amène l'auditeur à l'idée de patrie, donc de père.

Diane Peylin aura entendu des « m ». Sa version est féminine, maternelle, et le sens reste le même. Chacun interprète à sa manière les chansons qu'il aime, mais l'auteur n'a pas toujours, comme ici, le bonheur de l'entendre.

Maxime Le Forestier

NAISSANCE

Être né quelque part
Pour celui qui est né
C'est toujours un hasard.

Maxime Le Forestier – *Né quelque part*

1

Un cri déchira la nuit. Puis il y eut le silence.

2

Il y eut des gémissements, des pleurs, des hurlements.
Il y eut du bruit. Encore du bruit...

3

Tsiky était partie sans bruit, avec son gros ventre, rejoindre les baobabs de la forêt. C'est au pied d'un manguier qu'elle s'était échouée.

Au-dessus d'elle, la lune.
Auprès d'elle, quelques lémurians noctambules.

Tsiky avait senti son bébé l'appeler alors qu'elle pilait les épices pour les ajouter dans sa marmite. Elle avait demandé à sa petite nièce de la remplacer en lui expliquant qu'elle devait s'absenter un moment. Elle lui avait précisé de ne pas l'attendre pour le repas car elle allait chercher son bébé et qu'elle ne rentrerait que lorsqu'il serait arrivé.

— Il est loin ton bébé ? s'inquiéta la fillette.

— Il est tout près. Tout près, répondit Tsiky tout en s'éloignant.

Au-dessus d'elle, les étoiles.
Auprès d'elle, une mygale insomniaque qui tissait sa toile.

Tsiky venait de fêter son seizième printemps. Son mari lui avait offert une belle robe qu'il avait ramenée de Toamasina. Toamasina... À chaque fois qu'elle entendait le nom de cette ville, ses yeux se mettaient à briller. Pétiller. La grande ville, avec ses restaurants et ses échoppes. Ses maisons aux fenêtres vitrées et aux murs indestructibles. Ses routes asphaltées. Le canal des Pangalanes. Toamasina.

Au-dessus d'elle, la nuit.

Auprès d'elle, un gecko¹ se déplaçant sans bruit.

Tsiky enleva sa tunique trempée de sueur. Puis elle ôta son slip. Et son vieux tee-shirt qui l'oppressait. Nue et haletante, elle ne sentait plus l'écorce de l'arbre majestueux qui lui griffait le dos. Ni les minuscules épines de l'herbe qui supportait ses fessiers crispés. Ni les picotements dus aux piqûres des moustiques sanguinaires. Nue et haletante, elle se contentait de fixer la boule dorée qui illuminait le ciel somnolent. De temps en temps, elle balançait sa tête en avant en expirant de toutes ses forces l'air qu'elle avait méthodiquement inspiré. C'était son premier accouchement, et pourtant elle savait. Elle savait ce qu'il lui fallait, ce qu'elle avait à faire. Les nombreuses mises bas des chiens errants, les accouchements répétés auxquels elle avait assisté faisaient qu'elle savait ce qu'elle voulait et surtout ce qu'elle ne voulait pas. Ne pas accoucher au village. Surtout ne pas accoucher entourée de multiples paires d'yeux curieux. Ne pas accoucher au centre d'un cercle bruyant et envahissant. Accoucher seule de son bébé. Elle et lui au cœur de la forêt. La forêt de ses ancêtres.

1. Petit lézard.

Au-dessus d'elle, un ibis mélomane.

Auprès d'elle, une tortue à la robe diaphane.

Après quelques heures de silence, Tsiky laissa le chant la guider. Ses cordes vocales se mirent à vibrer imperceptiblement et ses lèvres se fermèrent doucement laissant à sa bouche le soin de faire caisse de résonance. De tempo en écho, la mélodie s'empara du corps de la parturiente. Son ventre tendu frémissait. Ses jambes se balançaient de droite à gauche. De gauche à droite. Ses pieds marquaient discrètement la mesure.

La voix de Tsiky, grave et suave, diffusait ses notes venues d'un autre monde au creux de la jungle languissante.

Au-dessus d'elle, la voie lactée.

Auprès d'elle, une grenouille fluorescente et tachetée.

Puis ce fut le moment. Agrippée à l'une des branches du manguier, Tsiky s'accroupit puis, douloureusement, se mit à quatre pattes. C'était dans cette position qu'elle pourrait expulser son bébé. Les contractions n'en finissaient pas de s'accroître, de se rapprocher, ne laissant bientôt plus aucun répit à la jeune fille. Tsiky tentait de donner de la voix à ses expirations. À la place des cris, un chant. Un chant pour la vie. Les graves s'étaient déclinés en aigus. Les longues mélodies en râles courts et précis. Tsiky appelait son enfant. Elle l'invitait à la rejoindre en lui chantant des mots rassurants. En lui racontant que dehors il faisait chaud et que la lune était belle. En lui décrivant la beauté de la mangue qu'elle fixait. En lui expliquant qu'elle serait toujours à ses côtés. Tsiky se cambrait, puis se contractait. Puis se cambrait à nouveau. Ses mains serraient intensément les racines du manguier.

Des perles de sueurs roulaient le long de ses joues rebondies. Son bébé arrivait. Elle le sentait. Lorsqu'elle passa son bras entre ses jambes, elle put toucher sa petite tête toute mouillée. Elle se remit accroupie et plaça ses deux mains entre ses cuisses pour l'amener jusqu'à elle.

Au-dessus d'elle, un ange éblouissant.
Bientôt près d'elle, son enfant.

Un cri déchira la nuit. Puis il y eut le silence.

4

À la première contraction, elle goba un calmant, attrapa son mari par le bras et le tira jusqu'à la voiture.

— Le médecin t'a dit qu'il ne fallait pas se presser. On peut commencer le travail à la maison, rappela-t-il.

— Ça y est, il a commencé le travail. J'en suis à ma deuxième contraction. Allez, vite, à l'hôpital!

Le bonhomme ne répondit pas. Le bonhomme se tut et obéit à son épouse. Il se contenta de souffler bêtement, cramponné à son volant. Docile et inquiet. Sa femme râlait. Sa femme pestait. Sa femme n'en finissait pas de brailler. Elle tentait désespérément de supporter cet accouchement qui lui broyait les entrailles. Elle était paniquée. Elle transpirait. Il savait cette peur viscérale. Animale. Il savait qu'aujourd'hui la vie revenait les chercher. Mais étaient-ils prêts?

À l'hôpital, tout était calme. Des murs pistache, un linoléum rose, des vases en verre avec des fleurs en plastique, des posters pastel, des vitres mobiles et immobiles, une odeur de médicament et un distributeur de caféine.

La ventrue eut un haut-le-cœur. Le visage livide et les yeux tirés, elle s'agrippa au comptoir de l'accueil. Ses contractions s'intensifiaient et son malaise grandissait. Il lui fallait de l'aide. De l'air ! Le mari se tenait derrière elle, sage comme une image. L'énorme valise de sa femme dans une main.

La réceptionniste les invita à monter à la maternité, au deuxième étage. À bout de nerfs, la future maman exigea un fauteuil roulant et un ascenseur. Mais au rez-de-chaussée, il n'y avait rien d'autre qu'une machine à café et des biscuits périmés. Cramponnée à la rambarde, les dents serrées et le regard hystérique, elle se mit à grimper les marches. Une par une. Pas à pas. Elle était lourde. Lourde de fatigue et de haine. Le travail venait à peine de commencer et elle était déjà épuisée. Un poids alourdisait son cœur et court-circuitait son bonheur. La jeune femme, submergée par la souffrance, se comportait avec rage et insolence. Il n'y avait aucune place pour le reste. L'espoir, la joie, la tendresse, elle n'y avait pas accès.

Une fois au service spécialisé, elle chercha des yeux un médecin. Ne voyant personne, elle pesta contre son mari, lui reprochant de ne pas avoir choisi une clinique. Désespéré, ce dernier la regarda réclamer un gynécologue comme une gamine commandant sa friandise. Il ne la reconnaissait pas. Il s'était pourtant préparé à quelque chose de peu ordinaire, à une crise passagère, à sa femme en colère. Mais là, il ne pouvait pas faire face. Ne pouvait plus. Les bras ballants, les yeux vides, il se désintégra doucement afin que tout cela lui passe au travers.

Une infirmière prit finalement son épouse en charge, lui expliquant que si tout se passait bien il n'y aurait pas besoin de médecin. Mais en salle de travail, le cirque continua.

Contre les murs, de la tapisserie lavande et des photos de montagne pour que les mamans se détendent. Ainsi qu'un grand lit, un fauteuil rebondi, des coussins et une baignoire. Tout cela, la génitrice enflammée ne le vit pas. Elle continuait de demander tout et n'importe quoi pour se préparer à la grande boucherie qui l'attendait. Rien ne pouvait la calmer. Ni la musique douce des baffles grésillantes, ni les calmants qu'elle avait arrachés des mains de son mari. Lui, l'homme invisible, qui était toujours là à ses côtés. Muet.

Les pieds dans les étriers, la jeune femme ne savait plus où elle en était. Perdue et désespérée, elle n'arrêtait pas de pousser alors que ce n'était pas le moment de pousser. Elle soufflait. Râlait. Criait. L'enfant qui s'agitait en elle lui faisait mal. La sage-femme posa ses mains chaudes et réconfortantes sur son ventre tendu. Elle essaya de l'apaiser en lui décrivant le regard des nouveau-nés, la chaleur de leur peau, la magie de l'allaitement. Mais la colère de la future mère redoubla. Il était hors de question que son enfant triturât ses tétons. Le biberon. C'était très bien comme ça. Un peu de poudre, un peu d'eau. Parfait. Comme ça, le père pourrait aussi s'en occuper. Le mari hocha la tête. Une tête de chien automate acquiesçant sur la tablette arrière d'une voiture. Prisonnière de sa misère et de sa colère, otage de ses angoisses lancinantes, la maman anti-tétée éclata alors brutalement en sanglots, laissant la sage-femme dépitée sortir de la salle de travail.

Les heures passaient. Toutes possédées par la même douleur. La rage avant le carnage. Les gros mots gonflaient en insultes. L'accouchée se transformait petit à petit en Regan version « L'exorciste », inconsciente que son bébé tentait désespérément de faire demi-tour tant le vacarme extérieur lui faisait peur. Il y avait une faille immense chez

cette maman. Une détresse abyssale. Et l'enfant le sentait. Le flairait. Il était oppressé par un tissu d'angoisse qui commençait à l'étouffer. Depuis des mois, ce malaise s'im-misçait dans les plis et replis de son cordon. Ce dernier, censé le nourrir, commençait à le flétrir. Le fœtus ne pouvait plus grossir, trop préoccupé par les crampes incontrôlables qui dévoraient le ventre maternel.

Les heures passaient. Mais le col ne s'ouvrait toujours pas. Le bébé ne voulait pas sortir. Le bébé se fatiguait. Le bébé était en danger. Le médecin arriva, constata des signes de souffrance fœtale et programma une césarienne. La femme au ventre tendu et au visage dégoulinant n'entendait plus rien, assourdie par ses propres cris, son calvaire dominant sa vie.

Mais d'un coup, tout s'emballa. Le bébé sursauta. Les contractions s'intensifièrent. Et le col se dilata. Plus le temps de préparer la patiente. La sage-femme prit place entre les deux jambes de la névrosée. La tête du nouveau-né montrait déjà le bout de son crâne.

Il y eut des gémissements, des pleurs, des hurlements. Il y eut du bruit. Encore du bruit...

5

L'enfant ébène bouscula le silence. Son premier souffle se transforma en plainte. En cri. Tremblotant, il tentait désespérément de regagner le ventre qui l'avait porté. En vain. Il resta donc là, quelques minutes, sur le sol broussailleux, entre les jambes de sa mère inconsciente. Des épines microscopiques griffaient sa fine peau de nouveau-né. Quelques gouttes de sang perlaient le long de ses petites jambes retroussées. Le bébé pleurait. Encore. Et encore. Mais sa mère dormait encore. Et encore. Puis la lune se décrocha de son fil invisible et laissa sa place au soleil magnifique. L'enfant se mit à froncer les sourcils. Ses gémissements devinrent sanglots et se tarirent au fur et à mesure que les rayons réchauffaient son duvet humide. Et puis il y eut un cui-cui.

Le petit être ne voyait pas encore mais il entendait.
Le foudi¹ rouge qui chantait sa mélodie féerique,
L'indri² et sa voix pithiatique.

1. Oiseau endémique de Madagascar.

2. Le plus grand des lémuriens de Madagascar.

Le petit être ne voyait pas mais il flairait.
L'odeur de la mousse toujours humide,
Le parfum subtil de l'orchidée candide.

Le petit être ne voyait pas mais il sentait.
Les piques et chatouilles des feuillages verdoyants,
Le froid du boa le caressant.

Il entendit le souffle de sa mère.
Il flaira l'arôme de son lait.
Il sentit sa main l'agripper. Enfin. Enfin, elle se réveillait.

L'enfant ne bougeait plus. Attendant patiemment que sa douce maman l'amène à elle. Il perçut d'abord le bout de ses doigts le cherchant difficilement. Puis plus rien. Le corps lourd de sa génitrice retourna s'appuyer contre l'arbre qui la soutenait. Le bébé affamé ne disait toujours rien. Il sentait sa maman tout près, seule cette présence l'importait. Puis il y eut un grand tremblement de terre ou de mère, il ne savait pas. Et tout se transforma. Le contact avec le sol épineux en corps à corps charnel et voluptueux. Les frôlements glacés du serpent en caresses de maman. La bouche sèche et pâteuse en tétée généreuse. Il y avait maintenant une poitrine étourdissante qui lui cachait le visage, la voix d'une femme qui le berçait doucement et un doux tissu qui le frictionnait tendrement.

Lovés au creux de la jungle, les deux êtres amoureux faisaient connaissance.

L'un découvrant la vie en savourant la magie lactée de cet instant.

L'autre la quittant doucement dans une mare de sang.

6

L'enfant blanc resta bouche bée. Ces longues heures sous tension l'avaient rendu muet. Abasourdi et légèrement sonné, le bébé, rosé et chiffonné, se laissa malmener sans mot dire. Il sentait des mains froides agripper son corps maculé et de gros doigts boudinés farfouiller chacune de ses extrémités. Tel un pantin désarticulé victime de la folie du marionnettiste. Effrayé et livide, le nouveau-né n'osait plus bouger. Un homme en blouse verte l'attrapa par les pieds pour le secouer. Puis une grosse dame badgée le récupéra pour l'amener vers sa mère écarlate qui le repoussa. C'était trop tôt pour elle. Trop tôt pour eux. Il lui fallait plus de temps. Pas maintenant. Elle se recroquevilla, attrapa l'oreiller fleuri, y enfouit sa tête et se mit à gémir. Son corps et son cœur avaient déjà trop souffert. Ils n'étaient pas prêts. Ils ne pouvaient pas accueillir cet enfant. Se réjouir était trop dur. Impossible. La jeune maman avait passé toute sa grossesse à lutter contre le venin qui la rongeaient. Elle avait essayé d'oublier le monstre qui hantait ses nuits et obscurcissait ses jours. En vain. Elle pensait que ce bébé serait l'antidote. Qu'il allait tout arranger. Elle s'était trompée. Le mal

était plus grand encore. Terrifiée, elle mordit le coussin et pleura de douleur.

L'enfant devina ses pleurs.

L'infirmière voulut ensuite le confier à son père mais celui-ci se déroba. Il n'avait plus de bras, plus de jambes, plus de regard. Un courant d'air. Le teint blême, les mains moites, la mâchoire tremblante, l'homme observait le petit être inquiet sans réagir. Ce bébé était le sien. Neuf mois qu'il s'y préparait. L'homme voulut se rapprocher pour le caresser mais il resta sur place, paralysé. Il craignait de lui faire du mal. Il ne voulait pas le casser, ce poupon. Ce bébé. Ce bébé était le sien. Et il était terrorisé.

L'enfant devina ses pleurs.

La femme en blanc, coiffée de son filet ridicule, l'amena finalement dans une salle fluorescente qui puait l'alcool et les désinfectants. Des néons immenses barraient les plafonds. Des chariots inox se succédaient le long des murs carrelés de cette pièce glaciale. À leur bord, des pinces par dizaines. Et des seringues, des ciseaux, des fioles, des pipettes, des pansements, des aiguilles, des gants en latex. Le grand nettoyage du bébé commença. Un tuyau dans le nez pour aspirer ce qu'il y avait à aspirer. Un thermomètre entre les fesses pour vérifier sa température. Un bracelet en plastique menotté à son petit poignet. Une balance grinçante pour peser les grammes de son corps tétanisé. Le nouveau-né ne voyait pas encore et pourtant ses yeux s'agitaient. Le malaise était si grand. Tellement violent. Ses paupières clignaient. Clignotaient. Il sentait les ongles pointus, le coton rugueux et le linge squalide maltraiter sa peau fine, mais il ne disait rien. Muet. Trop occupé à combattre la folie du dehors. Le bébé ne disait toujours rien, si bien que l'infirmière inquiète le

pinça pour qu'il réagisse. L'enfant se mit finalement à sangloter. Était-ce la douleur? L'abîme qui s'offrait à lui? La vie qui le griffait et l'asphyxiait?

Autour de lui, cette pièce froide et éblouissante. Ces regards médicalement assistés. Cette mère triste et en colère. Qui était-elle? Son ventre était pourtant tiède.

Elle aurait pu le prévenir. Elle aurait dû. Les battements de son cœur l'avaient bercé durant toutes ces semaines. Et maintenant, elle l'abandonnait. Réveil. Terrible. L'enfant se tourna vers son père et, même s'il le savait tout près, ne parvint plus à le sentir. La peur l'avait lavé de son odeur. Le bébé renifla. Seuls les relents de javel parvinrent à s'immiscer dans ses narines minuscules.

Alors, doucement, l'enfant se mit à pleurer. Pleurer. Sans plus pouvoir s'arrêter. Le lait artificiel du téton en caoutchouc de sa maman n'y changeait rien. Les berceuses déraillées de son paternel non plus.

Le bébé pleura 12 heures 43 minutes 12 secondes puis s'endormit.

Sa mère dormit 12 heures 43 minutes 12 secondes puis se réveilla.

Carnet rose...

MADAGASCAR – 5 novembre 1978 – Forêt près d’Anandrivola – Au pied d’un manguier – Naissance d’un bébé ébène de sexe féminin – Fille de Tsiky, « *Le sourire* », morte en couches et de Joro, « *Celui qui est debout* », cueilleur de vanille.

FRANCE – 5 novembre 1978 – Clinique des amandiers de Pierrelatte – Chambre 235 – Naissance d’Eva Mireille Paulette HUBERT – Fille de Sylvie Françoise HUBERT née MARCON, sans emploi, et Jacques HUBERT, commercial.

Carnet morose...¹

	MADAGASCAR	FRANCE
Capitale :	Antananarivo	Paris
Superficie :	587 041 km ²	551 500 km ²
Population (2009) :	19 625 000 hab.	65 000 000 hab.
Espérance de vie homme (2007) :	55 ans	77 ans
Espérance de vie femme (2007) :	59 ans	84 ans
Taux de natalité (2007) :	40 ‰	13 ‰
Taux de mortalité infantile (2007) :	79 ‰	3,7 ‰
PNB/hab. (2007) :	320 \$	38 500 \$
Accès à l’eau potable (2006) :	46 %	100 %
Taux d’alphabétisation :	70,7 %	99%
Nombre d’hab. pour un médecin (2004) :	3 448	293
Routes (en km) :	65 663	951 500
Automobiles (1996) :	4 ‰	494 ‰
Téléviseurs (2008) :	18 %	97 %
Internet (2009) :	1,5 %	69,3 %
Téléphone portable (2006) :	5,5 %	85,1 %

1. Sources : Atlas des pays du monde 2010 (Larousse)
// <http://www.atlas-francophone.refer.org>

ENFANCE

On choisit pas ses parents,
On choisit pas sa famille
On choisit pas non plus
Les trottoirs de Manille
De Paris ou d'Alger
Pour apprendre à marcher.

Maxime Le Forestier – *Né quelque part*

1

Tout commença par des questions.

— Où est ta tante ?

— Où est Tsiky ?

— Elle t'a dit quelque chose ?

À répétition.

— Chercher son bébé ? Mais où ?

— Tout près ? Mais c'est où, tout près ?

— Parle, elle est où ?

Puis sur un autre ton.

— T'as intérêt de nous répondre, sinon...

— Si on ne la retrouve pas, tu seras punie.

— C'est bien compris ? !

Pour finir, avec abnégation.

— Elle est bornée cette gamine !

— Faut y aller, elle n'en dira pas plus.

— Elle n'en sait pas plus.

Njaka, le chef du village, fit appeler Joro qui était parti toute la nuit aider le vieux Tahiry à pêcher sa pitance. Joro ne semblait pas inquiet, habitué des escapades de sa fiancée.

— Elle a dû rendre visite à sa sœur.

— Non, Bako y est allé. Pas de nouvelles de Tsiky. Elle a dit qu'elle était partie chercher son bébé.

Joro sursauta.

— Quoi ? Son bébé ! Mais. Toute seule. Elle me l'avait dit, mais elle n'était pas... sérieuse. La forêt. La forêt. Vite ! Elle voulait accoucher dans la forêt ! Il faut la retrouver.

C'est Joro qui trouva Tsiky au pied du manguier. C'est lui qui approcha son visage de sa bouche pour voir si l'air était chaud. C'est lui qui enleva sa chemise pour couvrir son corps ensanglanté. C'est lui qui hurla à s'en décoller les entrailles le nom de « Tsiky », qui se pencha pour défaire le bébé somnolent du sein de sa mère morte, qui coupa le cordon d'un coup de machette, qui donna son premier baiser au nouveau-né. C'est lui qui l'entendit murmurer. Le bébé contre le torse de son père ronronnait une douce mélodie. Une mélodie pour lui chanter la vie.

Quelques minutes plus tard, les autres rappliquèrent. Joro leur confia l'enfant et s'accroupit près de sa femme endormie. Il lui prit la main, la serra de toutes ses forces, puis, dans un mouvement sec, l'arracha à l'arbre qui la soutenait pour l'approcher de son corps tremblant. Pour qu'elle soit près de lui. Plus près. Encore plus près. Les bras puissants de Joro entouraient le corps sans vie de la belle Tsiky. L'homme perdu se mit à pleurer, à suffoquer, à crier. Puis à chanter. Dans un mouvement doux et imperceptible, il berçait sa belle et l'accompagnait tendrement rejoindre le monde des morts. Leurs paupières étaient fermées. Leurs corps enlacés. Leurs mains liées.

*Balanola... Balanola...
Izy hono, izy ravorona ô
Ento manaraka anao ô
Rahefa mangina avereno ô¹*

— Tiako ianao, finit-il par murmurer.

Un dernier « Je t'aime » pour la mère de son enfant vivant.

Au village, les hommes confièrent le nouveau-né à Soa, la sœur de Tsiky. Elle le mouilla d'abord de ses larmes, puis elle lui offrit son sein. Celui qui servait à nourrir ses propres enfants et ceux de sa cousine qui n'avait pas de lait. Une fois l'enfant rassasié, elle le massa à l'huile de tamanu². Frictionné, caressé, luisant et glissant, le bébé s'endormit paisiblement dans les bras de sa tante. Soa profita ensuite de ce moment pour nettoyer le cordon. Pour le nouer, elle voulut appeler sa grand-mère experte à la rescousse. Celle qui les avait élevées, elle et Tsiky, celle qu'elles appelaient maman. Mais Hanitra s'était enfermée dans sa cabane pour pleurer sa belle Tsiky. Elle ne voulait pas voir le bébé de son enfant morte. Elle ne voulait pas l'aider. Ravaka, la femme du chef, prit donc le relais pour donner un joli nombril à ce nouveau-né.

À la fin du jour, Joro finit par rapporter la dépouille de Tsiky au village. Au milieu des lamentations, Soa s'avança vers lui pour lui présenter son enfant emmailloté.

— C'est une fille, annonça-t-elle.

— C'est une fille, répéta-t-il. C'est une fille ! C'est une

1. Berceuse malgache - traduction : Tiens te voilà, ô toi l'oiseau ! ô emporte-le avec toi ! Ramène-le quand les pleurs s'arrêteront.

2. Grand arbre majestueux des forêts humides. On en extrait une huile d'une grande richesse.

filles, recommença-t-il des perles de bonheur glissant le long de ses joues brûlées.

Joro serra sa princesse de longues heures. Il lui raconta sa maman, leur enfance, leur amour depuis toujours. Il lui promit que Tsiky serait toujours avec eux et qu'elle les protégerait de là-haut. Il lui dit mille fois : « Tiako ianao. » Puis, au milieu de la nuit, il la confia à Soa qui allait s'occuper d'elle pour le mois à venir. Tout n'était maintenant qu'une question de survie. C'est Soa qui allait la nourrir et la garder comme une louve au fond de sa grotte. On ne verrait plus l'enfant. On ne l'entendrait plus. Elle avait trente jours pour subsister, accompagnée de sa nourrice. Trente jours pour combattre la mort qui raffolait des nouveau-nés chétifs et délicats. Trente jours au bout desquels le bébé serait considéré comme un être humain à part entière. Il pourrait alors être présenté à l'ensemble de sa famille, du village et être baptisé. L'enfant sans nom deviendrait alors la fille de Tsiky et de Joro. Une fille du village. Une fille de Madagascar.

2

À peine garés, ils leur tombèrent tous dessus. Micheline et Jean-Jacques, les parents de Jacques, d'un côté. Martine et Vincent, la mère et le beau-père de Sylvie de l'autre côté.

Jacques se faufila sans se faire remarquer. Les bras surchargés de paquets, il titubait dans l'allée, affaibli par le poids des bagages et par toute la détresse que supportait son cœur. Il avait du mal à reprendre son souffle. À retrouver un second souffle. Il avait beau gonfler le torse, serrer les dents et mettre un pied devant l'autre, les valises dégringolaient et lui s'enfonçait. Un peu plus. Sylvie, le visage boursoufflé et les paupières gonflées, tentait de sortir le couffin de la Renault 12. Mais au bout de quelques secondes, sa main lâcha et sa tête contre la portière se cogna. Sylvie ne sentit rien. Anesthésiée par les pilules qu'elle avait mendiées au médecin. La prescription était de deux par jour, elle en avait déjà gobé trois.

Les quatre gâteux ignorèrent les parents accablés et se jetèrent sur la portière en babillant en chœur. Sylvie fut éjectée sur le côté et se retrouva face à l'oie en terre cuite qui picorait dans le gazon. Autour, les voix devinrent plus

graves et commencèrent à se battre pour savoir qui allait porter la petite-fille chérie. Martine remporta finalement le premier round. Eva était dans ses bras.

Dans la maison, on ne savait plus où s'asseoir. Les grands-parents avaient mis tout en œuvre pour célébrer cette naissance. Peu importaient les états d'âme de leur progéniture. Trop d'années à les aider, les supporter, les écouter, les rassurer. Il était temps de ranger les mouchoirs et de sortir les cotillons. Un peu de vie dans cette maison. Un peu de changement. Le vieux canapé avait été poussé près du buffet et avait été recouvert d'une tenture violette. Les rideaux avaient été tirés et les meubles cirés. Plus de place pour la poussière. Vive le Kriter. Les fauteuils en skaï débordaient d'énormes paquets cadeaux, la tapisserie saumonée était piquée de banderoles, les guirlandes lumineuses de mamie Micheline clignotaient près de la vitrine à bibelots, les valises encombraient le hall parfumé de naphthaline et les plateaux de friandises patientaient sur les napperons de la table en formica entre les bouteilles de crémant et les biberons sous vide. Un vrai capharnaüm. Vivant et encombrant. Sylvie sortit des toilettes, barbouillée et la chemise de travers. Elle observa quelques minutes la pièce en silence. Un vertige. Tous ces sourires émerveillés, ces mots gentils, ce trop-plein de tendresse, et puis ce bébé. Ce bébé. Pourquoi avait-elle fait ce bébé? Pour croire au miracle? Tout cela n'avait aucun sens. Sylvie suffoquait, il lui fallait remettre de l'ordre. Remettre tout comme avant. Toutes ces couleurs l'oppressaient. Elle passa ses mains dans ses cheveux et ferma les yeux. Elle passa ses mains sur sa nuque et rouvrit les yeux. Puis elle s'avança à petits pas vers le salon déguisé. Le regard dans le vague. Somnambule. Elle s'approcha de la ribambelle de ballons et les décrocha un par un. Puis ce fut au tour

des banderoles d'être congédiées. Elle les tira sans ménagement avant de les fourrer dans la poubelle en plastique. Elle tenta enfin de s'en prendre aux guirlandes mais Micheline se leva et fit barrage. Sylvie, complètement déboussolée, finit par tout lâcher pour se réfugier dans les bras de Martine. Sur les seins de sa mère, la jeune maman épuisée se vida une nouvelle fois de ses larmes. Inondant cette belle journée du mal qui rongait son âme.

Micheline, qui avait toujours eu du mal avec sa belle-fille, dut sortir de la pièce. Dans la cuisine, elle s'agita démesurément et pila passionnément les gousses d'ail déjà réduites en bouillie.

Dans le salon clignotant, Sylvie continuait ses jérémiades, agrippée au gilet de sa mère. Eva, préférant les risettes aux pleurs, offrait aux deux papis une série de grimaces édentées qui les faisaient fondre. Jacques, recroquevillé dans son costume du dimanche, continuait discrètement de ranger valises et cadeaux dans les chambres. Il s'occupait les mains, la tête et tentait de faire le vide. Fermer les yeux. Avancer aveuglément. Boucher ses oreilles. Avancer calmement. Faire abstraction des ondes négatives, effacer les images terribles, se nourrir de tous ces sourires, embrasser son bébé rose, attraper ses petits pieds pour les mordiller. Jacques, imperceptiblement, s'allégeait. Et, miraculeusement, commençait à se remplir. Les boyaux dans son ventre dénouaient doucement leurs nœuds et se déchargeaient de leur fardeau. Mais Sylvie le repéra. Sylvie l'électrocuta. Elle lui demanda de laisser ces paquets là où ils étaient, que c'était pour la petite et elle se remit à sangloter. Son mari, dépossédé de sa foi naissante, lâcha donc les boîtes colorées et partit rejoindre sa mère dans la cuisine. Celle-ci embraya immédiatement :

— Je comprends pas! Elle devrait être heureuse maintenant. Il faut tourner la page, Jacques. Vous ne pouvez

pas continuer comme ça. Eva, c'est un cadeau. La dépression, il faut que ça s'arrête. Sylvie doit passer à autre chose. Serrer les dents. Elle était si gentille avant. Y a longtemps. Je sais vraiment pas comment tu fais pour la supporter encore !

— Comme papa avec toi, se contenta-t-il de répondre en gardant son ton monocorde.

Micheline, estomaquée, recracha alors la bouchée qu'elle venait de s'enfourner sur le plateau de fruits de mer. Puis, plus confuse par les crustacés maculés que par la mère accablée, elle s'empressa de trouver un torchon pour nettoyer ses saletés. Une fois le plateau sauvé, elle s'assit et se mit finalement à pleurer. Une de plus. Jacques sortit de la cuisine à bout de nerfs. Il était bien décidé à montrer à toutes ses femmes qui était l'homme de la maison. Il desserra sa cravate, ôta sa veste de velours, remonta les manches de sa chemise auréolée et entra dans le salon le torse bombé. Il alla chercher au fond de ses entrailles ce qui lui restait de courage et essaya de prononcer une phrase décisive. Une phrase à l'impératif avec un verbe qui donne des ordres et un ton qui remet tout en ordre. Mais sa langue s'emmêla et sa mâchoire bégaya. Il se contenta de murmurer :

— S'il vous plaît. À table.

Aucune réaction. Heureusement, Vincent, affamé, poussa le cri libérateur :

— À table !

La pièce autour de Jacques se mit immédiatement en action. En dix minutes, la table était mise et le repas servi. Jacques, toujours à la même place, observait le spectacle bouche bée. Il n'avait plus faim. Trop écœuré par toute cette bouffe qui les bâillonnait. Autour du festin, toute la

petite famille dévorait bruyamment les victuailles sans un regard pour l'homme invisible.

Une fois la pitance exterminée et le café sucré, Sylvie reprit ses lamentations. À l'écoute de ces plaintes insupportables, Jacques, transparent mais également maladroit, renversa habilement le pichet de vin sur la nappe préférée de son épouse. Sylvie succomba à la diversion et s'empressa de sauver son bout de textile adoré. Le reste de la troupe, également soulagé de mettre fin à la plainte de la mère, se leva d'un bond et chercha aussitôt à se distraire. Sylvie, l'étoffe maculée serrée sur sa poitrine, erra quelques minutes dans la cuisine avant de réaliser que ce qu'elle cherchait était dans la salle de bain. Elle s'arrêta un instant devant le frigidaire et fixa le faire-part décoré de nounours lilas aimanté sur la porte. Elle serra le tissu un peu plus, baissa le regard pour ne plus faire face à cette carte qu'elle voyait pour la première fois et courut jusqu'aux toilettes pour laver son visage de tout ce noir qui envahissait son être. Elle laissa la nappe rejoindre le carrelage, humidifia ses joues et se redressa. Elle coiffa ses cheveux en arrière, releva le menton, souffla son trop-plein de colère et essaya de se ressaisir. Le pire était derrière. Il fallait qu'elle avance. Elle avança. Lorsque Sylvie revint dans la pièce, Vincent ronflait sur le canapé, Micheline et Martine faisaient des scrabbles « mot compte triple », Jean-Jacques regardait *L'école des fans* et Eva souriait dans les bras de son père. Sylvie, désorientée, s'échoua sur le fauteuil à bascule et s'endormit. Eva, ayant senti sa mère près d'elle, cessa ses risettes et, instinctivement, se mit à hoqueter.